6 Case FRC 2528

Le coup d'Equinoxe d'Octobre, 1789.

LETTRE de Monsieur P...., de Paris, à Monsieur M...., son Ami, Négociant à Nantes.

Paris 7 Octobre 1789.

OH ! qui pourra vous peindre dignement, mon ami, l'étrange scene, la seconde révolution, le coup d'Equinoxe qui vient de se passer en vingt-quatre heures ! S'il est quelqu'un qui doive s'emparer de cette tâche, c'est sans doute celui qui l'a prédit, qui l'a décrit, qui l'a imprimé depuis quinze jours, m'y voici. Aux projets du 14 Juillet avoient succédé depuis lors les plans d'une Aristocratie sourde & constitutionnelle qui nous alloit conduire sans nous en appercevoir dans les horreurs d'une guerre civile la plus affreuse. La Reine, Monsieur, les Dames de France, les Evêques, l'Archevêque de Bordeaux, Madame la Comtesse de Grammont, M. le du Duc de Guiche ; le Marquis de Cubieres, étoient à la tête de l'infâme complot. Une majorité désastreuse dans l'Assemblée Nationale dont 400 membres égarés, sous le prétexte de conserver à la Monarchie une grande force, a rendu l'explosion nécessaire de la part de la minorité ; l'affaire des pensions, l'affaire des biens du Clergé, tout avoit poussé les esprits aux dernieres extrémités. Il s'agissoit de faire aller le Roi à Metz, de le faire jetter entre les bras de son Armée ; de fomenter une cabale qui proclamât le Duc d'Orléans, Protecteur ou Régent, & Mirabeau Maire, afin d'avoir un prétexte pour reconquerir la France & de la dominer ensuite, comme Henri, & par droit de

conquête & par droit de naiſſance. Le Roi heureuſement pour nous, n'étoit pour rien dans le projet, & la bonté de ſon cœur nous a ſauvés tous en ſe ſauvant lui-même. Le Génie tutélaire qui veille à nos destinées avoit répandu ſur nos ennemis cet eſprit d'imprudence & d'erreur, funeſte avant-coureur de la chûte des Tyrans. D'Eſtaing étoit à la téte de la Milice de Verſailles, ſes Officiers étoient des Commis de Bureaux, on étoit donc bien sûr de ces illuſtres camarades. Le Régiment de Flandres, celui de l'Armée ſur lequel on comptoit le plus, étoit arrivé. Plus de 2000 Gentillâtres, Chevaliers de Saint Louis, &c. étoient incrits comme ſupplément aux Gardes du Corps. L'orgie qui eut lieu Jeudi au repas de Corps a tout dévoilé, & dans le fait quelques bouteilles de vin de Champagne & une chanſon à boire ont préparé cette fois-ci la même révolution qu'avoient préparé il y a deux mois les ſauciſſons donnés aux Gardes Françaiſes déſerteurs dans le Palais-Royal.

La Feuille inlitulée : *Courier de Verſailles*, a opéré la fermentation des eſprits en apprenant au public Vendredi, l'hiſtoire de la cocarde noire ſubſtituée à la cocarde Nationale ; elle a ſuivi le période de toutes les impulſions politiques, un jour pour ſe répandre, un deuxieme jour pour délibérer, & un troiſieme pour agir. La cherté du pain, l'horrible ariſtocratie des Patrouilles Nationales commandées par des gens riches, conſéquemment des v...es, tout a merveilleuſement contribué à développer l'énergie du peuple & à lui faire faire ce dernier ſaut de tremplain.

Dimanche à la revue générale, aux Champs-Elizées, quelques cocardes noires eurent l'inſolence de ſe préſenter, elles furent arrachées d'une maniere effrayante pour les porteurs. Des groupes immenſes ſe forment dans tous les quartiers de Paris. Les Patrouilles cette fois reſpectent l'animal qui peut les dévorer, & laiſſent tranquillement le peuple cauſer de ſes affaires.

Lundi, le peuple court les rues, armé de bâtons, de piques, le tocſin ſonne, les diſtricts s'aſſemblent ;

THE NEWBERRY
LIBRARY

les quatre Districts du Fauxbourg Saint Antoine, ceux de la Halle, les Volontaires de la Bastille, marchent à la Grêve. Un Détachement de 4000 femmes marchent à Versailles dès le matin, traînant à bras les canons argentés du Roi de Siam qui étoient au Garde-Meuble, vomissant des torrents d'imprécations contre la Reine & les Aristocrates, & mêlant de temps à autre des traits sublimes d'éloquence Lacédemoniene aux propos les plus dégoûtants.

Pendant ce temps, la lanterne se décroche, la poulie se graisse, la corde s'apprête, & les noms de mille victimes frappent les oreilles, on veut la Reine, on veut des Prêtres, on veut les traîtres; on veut les Gardes du Corps, on veut M. Bailly, M. la Fayette; les Représentants de la Commune horriblement insultés depuis quelques jours par un M. Marat, Auteur d'une Feuille incendiaire nommée l'Ami du Peuple, se sauvent; l'Hôtel de Ville est assailli, pillé, devasté, 100 sacs y sont volés à la caisse. Nous sommes dans les convulsions du désespoir, la famine, le pillage sont à nos portes pour le lendemain, plus de point central, plus de chef, la troupe soldée fait la loi dans tous les Districts. Un coup affreux ajoute à l'horreur de notre position; & les hommes & les éléments semblent également conjurés pour nous perdre.

A 2 heures, le peuple la Garde, quelques Districts, tout veut se mettre en route pour Versailles, afin de déloger le Régiment de Flandres, les Gardes-du-Corps, massacrer la Reine, & amener le Roi à Paris avec le Dauphin. On veut cependant avoir un Chef. M. de la Fayette résiste deux heures; à la fin on le jette sur son cheval, on le tire par la bride.

On lui fait faire les premiers pas entre un pistolet & un sabre; l'armée s'ébranle, les Districts suivent successivement, & trois colonnes, formant ensemble 15 mille hommes, avec trente-deux pieces de canons, accompagnées d'un peuple immense, débouchent sur Versailles par Seve, par Saint-Cloud & par Vaugirard.

Les flots de boue & les flots de pluye, rien n'arrête

leur marche ; il étoit sept heures du soir ; le bruit du vent se mêloit au silence de la terreur, & les flambeaux qui l'éclairoient servoient à la rendre plus sombre.

Nous rentrons chez nous la mort dans l'ame, le désespoir dans les yeux ; que va-t-il arriver dans cette nuit. Personne ne ferme l'œil.

Les femmes arrivent les premieres, à quatre heures du soir. Le Roi instruit de l'insurrection, rentre de la chasse à toute bride. Deux mille chevaux sont prêts ; on lui propose de se porter sur Rambouillet, il refuse.

La Milice Nationale, les Suisses, les Gardes du Corps, Flandres, font le bataillon quarré sur la place d'armes.

Les femmes avoient été à l'Assemblée Nationale, dont la séance duroit encore ; leur députation n'y dit que le mot, *du pain*, on fait, tant bien que mal, un décret pour la paix.

Quelques propos indiscrets, des menaces, &c. font tirer quelques coups de pistolets aux Gardes du Corps. Une femme est tuée ; un Garde du Corps a le bras cassé d'un coup de fusil, Flandres se disperse, la Milice Nationale s'en va. Les Gardes du Corps, au nombre de trois cents, se replient ; cinquante dans les postes des appartemens, & deux cents cinquante au grand Trianon.

A dix heures arrivé au pont de Séves, M. de la Fayette y fait faire halte, puis se retournant vers les Grenadiers soldés, vers les Gardes prétoriennes. Eh bien ! Camarades, nous allons à Versailles.

Oui, Général, à Versailles.

Vous savez ce que nous allons faire à Versailles.

Oui, Général, oui, oui, nous savons, nous allons, nous devons aller à Versailles.

Eh bien ! nous allons y trouver Flandres, les Suisses, les Gardes, la Prevôté.

Eh bien ! Général, nous les battrons, nous leur apprendrons à mépriser la cocarde nationale.

Mais s'ils tirent sur nous, & si nous leur répondons, sçavez-vous que c'est-là de la guerre civile.

Eh bien ! va pour la guerre civile. Marche.

Voilà le dialogue du Général, & la fin sublime du héros qui sent qu'il n'y a plus à raisonner, & qui sait partager une insurrection pour l'arrêter à propos, ou la diriger.

A minuit on arrive; le Roi fait battre la générale pour réunir à lui, au Château, l'Assemblée Nationale. Les Députés arrivent, pêle mêle, en bonnets de nuit, en robes de chambre. Il sanctionne le décret des grains; il ne veut pas se séparer de l'Assemblée Nationale, il ne fait qu'un avec elle.

Les Gardes du Corps sont dispersés, l'armée nationale prend leur hôtel, leurs écuries, leurs chevaux, les casernes; on va se reposer, se sécher un moment pour se préparer au lendemain, après avoir préalablement assuré tous les postes.

A six heures du matin, le peuple & les femmes assiégent le Château. Les cinquante Gardes du Corps restés à leur poste, font résistance; deux sont tués sur la place, le peuple se jette dans l'appartement de la Reine pour les mettre en pieces, elle se jette en chemise dans l'appartement du Roi, entourée de M. de la Fayette & de nombre de Députés, & sur-tout montrant le plus grand sang-froid & le plus grand courage.

Le peuple remplit la galerie & les cours, peu-à-peu tout se calme, les Grenadiers des Gardes françaises sont des sentinelles, la Milice Nationale prend des Gardes; pendant ce temps on coupe la tête aux deux cadavres, & on les envoye à Paris.

Le peuple, allant & venant, insulte un Garde du Corps sur l'escalier de marbre, il lâche son coup de pistolet, tue un homme, & est aussi-tôt mis en piéces; le sang, la cervelle sont sur l'escalier du Roi.

La fureur du peuple s'allume, on va s'emparer de tous les Gardes qui sont détachés dans diverses stations; ils se rendent sans résistance, on les met aux meilleures casernes des Gardes françaises, sur la place d'armes; on veut les pendre, au nombre de dix-sept, les Grenadiers les sauvent & les gardent prisonniers.

Les 30 Grenadiers restants se retirent dans leur dor-

nier retranchement, l'anti-chambre du Roi, l'œil de bœuf pour y périr, au poſte d'honneur.

La porte de l'œil de bœuf ſaute à coups de haches, M. de la Fayette étoit chez le Roi, il ſe précipite au-devant des furieux: f...., Meſſieurs, qu'eſt-ce que c'eſt que tout ceci veut dire? Avez-vous oublié la parole d'honneur que vous m'avez donnée, que l'appartement du Roi ſeroit ſauve? Si vous voulez aller plus loin, égorgez votre Général. Retirez-vous, où vous aurez affaire à moi! Cette éloquence du moment, cet ordre du déſeſpoir a produit ſur les furieux, l'effet de la tête du monſtre; ils ont reculé de terreur, ils ont établi des gardes, des ſentinelles, & les 30 Gardes du Corps ont été ſauvés.

Alors le jeune Général a paru ſur le Balcon avec le Roi. Meſſieurs, le Roi vous prie de pardonner tout. Ses Gardes ſont déſormais la Nation. C'eſt vous qui en répondez. Il ne veut plus ſe ſéparer de vous. Il vient vivre à Paris, avec ſa femme & ſes enfants. Haut les armes! Feu alors. 50 mille coups de fuſils, & 40 coups de canon annoncent à 11 heures cette étonnante treve. L'exploſion fut telle que l'Aſſemblée Nationale ſortit de ſa ſalle, croyant que le Château ſautoit en l'air. Alors les bandoulieres des Gardes du Corps, & les bonnets des Grenadiers ſautant en l'air, on s'embraſſe, on danſe, les priſonniers ſont délivrés. Les cocardes ſont changées, & le délire le plus tumultueux ſuccede aux ſcenes les plus allarmantes. Le Régiment de Flandres, & la garde bourgeoiſe de Verſailles, s'étoient incorporées dès la nuit aux troupes Nationales de Paris.

Les Poiſſardes, envoyerent la plus jeune & la plus jolie d'entre elles, *Louiſe Chably* en députation au Roi, pour lui parler de paix. S. M. lui fit une réponſe verbale pleine de beauté & l'embraſſa. Ses commettants crurent qu'elle avoit reçu de l'argent & vouloient la pendre. Elles détacherent des Commiſſaires, pour retourner avec elle; le Roi leur donna la même réponſe, & par écrit. Alors il écrivit à l'Aſſemblée Nationale, une lettre qui arrache les larmes des yeux. Il la finiſſoit en leur an-

nonçant qu'il alloit faire préparer le lieu de leur Séance à Paris.

Le reſte du temps, juſqu'à une heure, fut employé aux préparatifs du départ, & à faire filer de l'avant les troupes qui devoient compoſer le cortege royal. Le ſpectacle qu'offroit alors Verſailles, eſt unique dans les annales du monde ; 50 mille hommes ſous les armes, des canons, des charriots, des charretes de pain, des femmes hurlant de plaiſir ; tout homme ſenſible fondant en larmes, des arbres entiers déracinés & traînés ſur des charrettes de munition, tout préſentoit le tableau de la Fronde.

A une heure on ſe met en marche ; j'étois à la grille de Verſailles. J'ai vu dans toute ſa beauté la douleur profonde & noble de ces malheureux Gardes du Corps, ſauvés tout à l'heure de la mort. Leurs yeux éteints, leur figure plombée, la couleur du déſeſpoir qu'aucun peintre ne pourra imiter. O Raphaël, où étois-tu ? Et toi, Rouſſeau, qu'auroit crié ton ame de feu en voyant ces malheureux ſoutenus par les bras, par deux gardes bourgeoiſes, traînés à pied dans la fange, ayant 24 heures de pluie ſur le corps, ſans ſommeil & ſans nourriture, & ayant à ſuivre une proceſſion de 7 heures ; ſemblables à ces Rois vaincus que traînoit Lentulus, & pluſieurs d'entr'eux étoient ſexagénaires.

Oh ! vous, ames ſenſibles, qu'auriez-vous dit, en voyant le Roi, ſes enfants, toute ſa Maiſon, fuyant à Paris, dans 40 voitures au milieu de 40000 hommes, le déſordre des chevelures ; ce Verſailles, jadis ſi brillant, aujourd'hui nud & déſert, des torrents d'eau ajoutoient à l'horreur de cette cérémonie lugubre.

A 8 heures, le Roi eſt arrivé à Paris, au milieu d'une foule innombrable. Il a été un inſtant à l'Hôtel-de-Ville, & il eſt revenu à 10 heures prendre poſſeſſion de ſon appartement, aux Thuilleries.

MONSIEUR eſt allé au Luxembourg.

Le ſouppé à été fort gai.

La Reine a entendu des vérités horribles tout le long

de la route : c'eſt la ſeule peine qu'on tirera de ſes inconſéquences.

Le Duc de Guiche eſt parti pour l'Italie.

Le Roi a accepté purement & ſimplement les articles de la conſtitution & de la déclaration des Droits.

L'Aſſemblée Nationale a ſanctionné, ou pour mieux dire, porté le décret de M. Necker, pour la taxe, &c.

C'eſt aujourd'hui qu'on demande les biens du Clergé & qu'on ſe diſpoſe à le mettre à la porte, ainſi que l'excédent de Nobleſſe, qui ſe trouve-là : garre donc à d'Eſprémenil, & Maury. la fureur du Peuple n'en veut aujourd'hui qu'aux Calottins.

Les ſentimens que fait naître cette révolution, ſont de mille eſpeces. Je me réſerve à vous faire part demain de mes réflexions. Un Roi priſonnier, l'aſyle de la Royauté violé, ſont de grands malheurs ſans doute ; mais l'ariſtocratie étouffée dans ſon dernier répaire, efface tous les autres maux. Il n'y a plus aujourd'hui que les impreſſions données en Province, par les Nobles & les Prêtres, qui nous effrayent. Il faut inonder les campagnes de Bulletins, donner à celui-ci toute la publicité que vous voudrez. Je vous y autoriſe ; vous y joindrez mes réflexions, & vous conviendrez avec moi qu'en tout ceci, la ſomme des biens excede celle des maux, & tout me porte à croire que l'hiver prochain ſera un ſiecle d'or.

Je ſuis, &c.

Imprimé le 10 Octobre 1789.